



HAL
open science

Utopie et plénitude dans Waslala de Gioconda Belli

Nathalie Besse

► **To cite this version:**

Nathalie Besse. Utopie et plénitude dans Waslala de Gioconda Belli. América : cahiers du CRICCAL, 2004, América – Cahiers du CRICCAL, 32, pp.177 - 187. 10.3406/ameri.2004.1691 . hal-04067333

HAL Id: hal-04067333

<https://hal.science/hal-04067333>

Submitted on 13 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Utopie et plénitude dans *Waslala* de Gioconda Belli

Nathalie Besse

Resumen

Utopía y plenitud en *Waslala*, de Gioconda Belli.

Gioconda Belli vivió, como sandinista, las suertes y desgracias de una utopía histórica antes de elaborar una utopía novelesca, *Waslala*, relato de un paraíso vuelto a crear y vuelto a perder. La utopía quiere ser el lugar de la plenitud y en esto estriba su ambivalencia : así, observaremos en que *Waslala* se inspira en el espacio paradisíaco para concebir un mundo perfecto o total, y en que medida estos aspectos condenan la utopía a ser precisamente «el lugar que no es» o a veces un lugar funesto. Mas allá de la grandiosidad y la decadencia de la utopía, sin embargo eterna en el inconsciente colectivo por razones ontológicas, abordaremos la argumentación de Gioconda Belli acerca de la dialéctica sueño-realidad que hace de la utopía un ideal imperecedero para que el nombre siga teniendo esperanza y para que, a falta de experimentar la plenitud, siempre intente acercarse a ella.

Citer ce document / Cite this document :

Besse Nathalie. Utopie et plénitude dans *Waslala* de Gioconda Belli. In: América : Cahiers du CRICCAL, n°32, 2004. Utopies en Amérique latine. pp. 177-187;

doi : <https://doi.org/10.3406/ameri.2004.1691>

https://www.persee.fr/doc/ameri_0982-9237_2004_num_32_1_1691

Fichier pdf généré le 16/04/2018

Utopie et plénitude dans *Waslala* de Gioconda Belli.

Sandiniste active au temps de la Révolution nicaraguayenne, Gioconda Belli a vécu les heurs et malheurs d'une utopie historique avant d'élaborer celle, romanesque, qui a nom *Waslala*¹, récit d'un paradis recréé puis reperdu, qui demeure pourtant comme un mythe national. L'utopie se voulant le lieu de la plénitude, et son ambivalence nous paraissant résider précisément dans ce vœu pieux, nous nous proposons d'observer d'abord en quoi *Waslala* s'inspire de l'espace paradisiaque pour concevoir un monde parfait, puis dans quelle mesure ces aspects qui vouent nécessairement l'utopie à n'être pas ou à n'être qu'éphémère, en font un lieu funeste. Par-delà splendeur et déchéance de l'utopie, nous considèrerons enfin l'argumentation de Gioconda Belli concernant la dialectique rêve-réalité pour que l'homme connaisse toujours l'espérance et qu'à défaut d'éprouver la plénitude, il n'ait de cesse, toutefois, de s'en approcher.

Récit d'une utopie éponyme jadis créée par les poètes en un recoin étrange de la forêt tropicale, puis semble-t-il évanouie sans cesser néanmoins de nourrir le rêve dans un Faguas anomique, *Waslala* relate les péripéties qui guettent l'héroïne, Melisandra, lors de son Odyssée en quête de cette terre-sans-mal. Dans ce roman, l'utopie apparaît clairement comme un retour aux sources et à la *plénitude*. D'une part, le modèle social qui, n'était l'imperfection des hommes, se voulait parfait dans son organisation et son fonctionnement, visait naturellement le bonheur de tous. D'autre part, et si l'on a coutume d'associer le Paradis d'avant la Chute à l'espace utérin d'avant la naissance, la jeune Melisandra, petite-fille d'un cofondateur de l'Utopie, don José, espère y retrouver des parents qui, alors qu'elle n'avait que trois ans, gagnèrent l'Utopie pour n'en jamais

1. Gioconda, BELLI, *Waslala*. Emecé Editores, Barcelona, 1996.

revenir. Si Amadeo López observe que « l'homme est partout étranger, en quête de racines, mais aussi [...] d'un *ailleurs* de plénitude qu'il poursuit tout en ayant conscience qu'il est inatteignable », Octavio Paz pense que « *casi todos los ritos de fundación, de ciudades o de mansiones, aluden a la búsqueda de ese centro sagrado del que fuimos expulsados* ». ¹

Parvenue en Utopie, Melisandra réintègre ce "centre" originel, zone du sacré par excellence, en rencontrant sa mère et en foulant une terre située au centre du pays, dans une vallée à l'air tempéré ² qui paraît déroger aux lois physiques les plus élémentaires : « *el aire de Waslala [...] permitía mirar, a simple vista, los mares rojos de Marte y los anillos de Saturno* », selon le grand-père ? ³ Et le même locuteur de renchéris sur la description édénique du lieu en colorant les données réelles de sa propre passion fondatrice : *El arroyo de Waslala era para mí el Tigris y el Éufrates del Paraíso Terrenal*, ces deux cours d'eau mythiques faisant partie des quatre bras du fleuve qui sort d'Éden pour arroser le jardin. ⁴

On ne pouvait assimiler plus explicitement au mythe d'une antique béatitude ce lieu de l'ataraxie devenu inaccessible aux hommes. Ainsi, Waslala devient-il un mythe qui ne se laissera déceler que par une âme pure. Après l'élimination "explosive", par l'héroïque Engracia, des malveillants Espada — frères antéchristiques qui alimentent l'anarchie à Faguas et puissants détracteurs de Waslala —, Melisandra, que les habitants *habían ungido para encontrar el camino perdido, la salvación*, peut partir en quête de cet *último reducto del orden* puissamment mythifié ⁵, la rédemption sociale apparaissant indissociable de l'utopie qui se voulut un paradis social ; et c'est bien d'une création génésiaque qu'il est question dans cette élaboration communautaire :

1. Amadeo, LÓPEZ, *La conscience malheureuse dans le roman hispano-américain contemporain. Littérature, Philosophie et Psychanalyse*. Collection Recherches et Documents. Amérique Latine. Editions l'Harmattan, Paris, 1994, 374 p., p. 51. Et PAZ, Octavio, *El laberinto de la soledad*, Colección Popular. Fondo De Cultura Económica. Madrid, 1988, p. 187.

2. *Waslala*, p. 61-62. Waslala est un toponyme nicaraguayen quasiment au centre du pays. L'air tempéré constitue une composante paradisiaque.

3. *Ibid.*, p. 64.

4. *Ibid.*, p. 63, et *Genèse* (II-10-14).

5. *Waslala*, p. 272 et 182.

Ernesto [...] nos planteó el problema esencial [...]: estábamos partiendo de cero. Nuestro modelo sólo era aplicable en un hipotético principio del mundo. “Casi se remontan al Big Bang” [...]. “O a un tiempo después de la hecatombe nuclear [...] estaba obsesionado por la idea de cómo simular ese comienzo aséptico e hipotético [...] “Hay que crear el núcleo original, descontaminado a través de varias generaciones hasta que sólo lo conformen hombres y mujeres que nunca hayan conocido [...] el mal. Se trata de construir la primera célula, la partícula, el primer organismo vivo”.

Esta célula social [...] tendría que desarrollarse en un ambiente estéril, un vacío...¹

En ces temps damnés et derniers où l'on assiste au dépérissement du monde et à une nécrose sociale, c'est la restauration d'un *illud tempus* que souhaitent les poètes-démiurges associant l'utopie aux mythes cosmogoniques ou eschatologiques. Les temps anciens constituent la source roborative du futur en vertu d'une approche transhistorique que définit Mircea Eliade : « l'idée de la « perfection des commencements » a été projetée également dans un avenir intemporel. [...] *l'origine* ne se trouve pas uniquement dans un passé mythique, mais aussi dans un avenir fabuleux ».²

Quelle société prétendument parfaite le mythe de l'Âge d'Or a-t-il inspiré à ces utopistes ? Expressément redevable à Thomas More³ qui fit paraître, à Louvain, en 1516, *L'Utopie* située en terre d'Amérique, et fonda ainsi un genre hybride de fiction politique dont le néologisme allait caractériser ensuite des ouvrages décrivant une société imaginaire idéale ou des tentatives concrètes⁴, Waslala est une terre d'égalité où l'on vit en symbiose avec la nature mère.

En Utopie, le pouvoir et la propriété privée sont pareillement abhorrés et bannis. Une assemblée quotidienne alliant liberté et égalité témoigne du souci de consensus et d'harmonisation chers à ces utopiens.⁵ Le poète-législateur obéit à la majorité plus qu'il ne la régent, la volonté du corps social primant sur celle d'un de ses membres. Et en terre d'égalité, chacun ne saurait être le semblable de son prochain sans l'abolition de la propriété privée, corruptrice et

1. *Ibid.*, p. 59-60.

2. Mircea, ELIADE, *Aspects du mythe*, Collection Folio Essais n° 100, Editions Gallimard, Paris, 1963, p. 72-73.

3. Voir la première épigraphe pour l'étymologie, et p. 41 et 48.

4. Ce nom devint un substantif au XVIII^e siècle, définissant un lieu qui n'existe nulle part, un pays imaginaire où régnait un gouvernement idéal sur un peuple heureux.

5. *Waslala*, p. 279.

génératrice de violence : les biens individuels sont donc sacrifiés au profit d'un collectivisme loué par les écrits utopiques, qui permet l'auto-suffisance.

Dans le petit monde agraire et artisanal de Waslala, on savoure en outre la douceur de jours bucoliques. Si la plupart des utopies pèchent par un agencement géométrique outrancier qui, selon l'expression de Raymond Trousson, met la nature « au garde-à-vous » — « signe visible du contrôle parfait et total » que l'utopiste souhaite exercer sur un espace on ne peut plus ordonné¹, les constructions de Waslala épousent les contours naturels car en ce lieu sacralisé, c'est à la géométrie humaine de se soumettre aux perspectives d'une nature souveraine.² Jusqu'aux jardins très étudiés après le déclin de Waslala afin "d'enchanter" les quelques visiteurs égarés qui iront ensuite relater leur "rêve" à Faguas, offrent une vision édénique : *la profusión de flores hacía que el viento oliera a memorias cálidas, a ternura o embriaguez [...] Del arroyo proveímos Waslala de canales ocultos y fuentes, de manera que el susurro del agua se oyera en todas partes y aliviara las angustias.*³

De l'innocence évoquée par un "état de nature" émanant du thème adamique, à ces merveilleux jardins d'Éden, le Paradis inspire l'Utopie qui envisage d'en restituer la plénitude, et s'avère fille de mythologies. Or, c'est précisément en cela que paraît résider toute l'ambivalence de cette a-topie, promise, semble-t-il, à devenir une dystopie quand, au contact corrosif du réel, le lieu qui ne peut durer persiste à vouloir réenchanter le monde.

Deux données témoignent, dans *Waslala*, de ce qui compromet le devenir utopique : l'isolement qui confine à un enfermement dans lequel on s'étirole, ainsi qu'une nature humaine indocile dont l'*ego* nuit à un improbable bien-être commun. Le premier point trouble assez tôt le grand-père :

1. Raymond, TROUSSON, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*. Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1975, p. 24 puis 21.

2. *Waslala*, p. 308.

3. *Ibid.*, p. 317.

No dejaba de inquietarme la mansedumbre en la que nos estábamos instalando. [...] comencé a preguntarme [...] si no existiría el peligro de que nos encerráramos hasta el punto de que llegaríamos a repeler las influencias exteriores, convirtiéndonos en una especie de moderna Avalón, una isla de brumas inalcanzable para el común de los mortales, una fortaleza inexpugnable.¹

Le statisme, corollaire de la solitude géographique et du souci d'unicité, menace l'utopie d'indigence intellectuelle, et l'îlot "stagnant" de la plénitude court le risque de croupir. Les plus fervents utopistes avoueront à la mère de l'héroïne qu'ils déplorent cette forme de déréalisation et aspirent à une transcendance que Waslala n'a pas su leur offrir. Dans cette création conçue en dépit des nécessités humaines, l'authentique utopien dont rêve le grand-père ne semble pas appartenir lui non plus à ce monde :

El no sabía casi nada de la naturaleza humana. Las personas con las que él pensaba realizar su sueño no existían más que en su mente. Eran seres abstractos: hombres y mujeres profundamente buenos [...] los seres humanos imperfectos que lo rodeaban debían estar dispuestos a someterse a cualquier privación, cualquier limitación, cualquier sacrificio, en aras de esa abstracción.²

Les poètes reconnurent que l'idéal ne pouvait se réaliser qu'avec des imperfections propres à chacun des membres issus du monde dévoyé, et voulurent croire que les générations à venir *superarían los tropiezos*³ ; encore eût-il fallu que Waslala subsistât, ce à quoi il ne parvint. Idéal : idéal et irréel qui fait admettre à Engracia, pourtant laudatrice du rêve : *Mientras más vivo más me convenzo de que Waslala es incompatible con la naturaleza humana.*⁴ A la cordialité euphorique des premiers temps, succède un désordre qui pose le problème de l'éternel conflit entre la liberté individuelle et le bien-être collectif, ainsi qu'en témoigne Engracia :

[...] para que funcionara la comunidad era necesario establecer muchas reglas y regulaciones. La responsabilidad individual no era suficiente, porque cada quien la interpretaba a su manera. Cuando nos pusimos a definir los límites y las obligaciones, la asamblea se tornó un pandemónium. [...] se convirtió en un pequeño monstruo, una dictadora arbitraria [...].

1. *Ibid.*, p. 63-64.

2. *Ibid.*, p. 280.

3. *Ibid.*, p. 315.

4. *Ibid.*, p. 141.

Al final, estuvimos de acuerdo todos en disolverla e iniciamos un nuevo intento [...] donde los poetas fueron investidos de una autoridad casi total. Esto funcionó mejor por un tiempo.¹

Amer succès, on le voit bien, puisque si l'Utopie parvint à résister à un genre humain préjudiciable, c'est en échouant sur cela même qui la fondait : lorsqu'elle est amenée à restaurer une autorité d'abord refusée, la communauté utopique ne survit-elle pas en renonçant à elle-même, ou plus exactement en honorant cette étymologie qui la prive d'existence ? Engracia prétend que le bonheur fut dès lors possible, mais dans une société qui ne différait plus tant de celle dont elle se voulait le négatif, et qui fut même contrainte de recourir à un pouvoir plus coercitif. Gioconda Belli s'inspire-t-elle de l'expérience nicaraguayenne à l'instant de dépeindre cette déroute utopique ? La Révolution sandiniste, *utopía compartida*² dans les premiers temps, si elle ne prit pas les formes sinistres d'autres systèmes totalitaires, connut des écarts qui s'en approchent. Gioconda Belli intitule l'un des chapitres de son autobiographie « De cómo los sueños se fueron transformando en pesadillas », et Sergio Ramírez convoque, dans la sienne, l'effroyable image de « Las fauces de Saturno ».³

Nous avons vu combien l'utopie, qui souhaite recouvrer un temps paradisiaque, tente de concevoir un monde de plénitude. Thomas More soulignait que l'*ou-topos*, le lieu qui n'est pas, peut également se décliner en *eú-topos*, soit le lieu du bonheur⁴, et n'est-ce pas dans la mesure où l'utopie vise cette perfection, étrangère à un homme uniquement perfectible, qu'elle peine à être ? L'utopie n'assume pas l'existence telle qu'elle est, et son idéal de finitude ou d'unité dans une communauté nécessairement fixiste ou anti-dynamique, ne peut que représenter une forme de mort. A récuser le temps et la société entropiques des hommes, que l'utopiste taxe volontiers de mortifères, force est de constater que l'utopie s'avère d'une létalité propre à sa conception même, et d'ailleurs promise à

1. *Ibid.*, p. 279-280.

2. Sergio, RAMÍREZ, *Adiós muchachos. Una memoria de la revolución sandinista*. Ediciones El País-Aguilar, Madrid, 1999, p. 14 puis 208.

3. Respectivement, Gioconda, BELLI, *El país bajo mi piel. Memorias de amor y guerra*. Plaza & Janés Editores, Barcelona, 1^{re} edición 2001, p. 380 ; et Sergio RAMÍREZ, *Adiós muchachos, op. cit.*, p. 245.

4. Louis, MARIN, *Utopiques : jeux d'espaces..* Collection "Critique", Les Editions de Minuit, Paris, 1973, p. 123.

s'amplifier, faisant sombrer le monde "total" et soumis à un idéal absolu, dans le délire totalitaire : utopie, que de crimes on a commis en ton nom !

Gioconda Belli ne fait pas totalement abstraction de cet aspect néfaste dans un roman qui pose le problème du rêve et de l'imagination, *tan peligrosos como necesarios*.¹ L'Histoire atteste amplement, et de façon bien plus terrible que le récit somme toute "édulcoré" de *Waslala*, de cette cruelle ironie de l'utopie qui, à trop vouloir secourir les hommes, finit par les accabler davantage. Blaise Pascal affirmait « qui veut faire l'ange fait la bête »², maxime lapidaire pour des pages entières d'une Histoire sanglante. Car c'est bien cet idéal absolu de bonheur qui paraît saper à la base le projet en même temps qu'il l'érige, en constituer simultanément, et paradoxalement, la pierre angulaire et la pierre d'achoppement.

Michel Maffesoli pense que : « [...] cette recherche d'une pureté originelle ou finale, cette quête d'un « mieux-être » qui se formule par l'imposition d'un « devoir-être » conduit inmanquablement au totalitarisme ».³ La plénitude suppose la totalité dont ne dérivent pas sans raison « totalitaire » et « totalitarisme ». Jean-Jacques Wunenburger exprime ainsi cette corrélation : « [...] l'État totalitaire obéit à une logique propre, qui coïncide précisément avec la logique utopienne : celle de la totalité⁴. La société utopique se voulant parfaite ou "totale", elle soumet totalement la totalité de ses membres à son absolu. Elargissant cette problématique à un désir ontologique aussi tragique dans ses causes que dans ses effets, Octavio Paz pense que :

1. *Waslala*, p. 278.

2. Blaise, PASCAL, *Pensées*. Présentation et notes par Gérard Ferreyrolles. Texte établi par Philippe Sellier d'après la copie de référence de Gilberte Pascal. Librairie Général Française, Paris, 2000, pensée n° 557, p. 370.

3. Michel, MAFFESOLI, *La violence totalitaire*. Collection Sociologie d'aujourd'hui, Presses Universitaires de France, Paris, 1979, p. 250.

4. Jean-Jacques, WUNENBURGER, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*. Jean-Pierre Delarge, Editions Universitaires, Paris, 1979, p. 213.

nous cherchons la totalité car c'est bien la réconciliation de notre être isolé, orphelin et errant, avec le grand tout, la fin de l'exil qui commence à la naissance. C'est une des racines de la religion et de l'amour, comme du rêve de fraternité et d'égalité. [...] les révolutionnaires sont unis par une fraternité [...] régie par un absolu, mais qui doit aussi, pour se réaliser en tant que totalité, s'affirmer face à l'extérieur. Ainsi apparaît l'*autre*, qui n'est pas simplement l'adversaire politique professant des opinions contraires des nôtres : l'*autre* est l'ennemi de l'absolu, l'ennemi absolu. Il faut l'exterminer. Rêve héroïque, terrible... et dont on se réveille horrifié : l'*autre* est notre double.¹

Liberté et égalité peinent à s'harmoniser lorsque l'une est érigée en absolu. Le monde de la plénitude privilégiant le collectif, il néglige l'individu ; l'uniformisation qui visait l'intégration de tous s'avérant alors, effet pervers de l'idéal, un véritable facteur d'exclusion de l'altérité dont la différence est perçue comme dissidence, et la revendication de liberté comme une provocation méritant condamnation et ayant conduit parfois, dans l'Histoire, aux purges et aux charniers que l'on sait. Si Gioconda Belli mentionne certains problèmes consubstantiels à l'utopie, elle ne verse pas dans l'horreur que peut engendrer la prétendue terre du bonheur. Aussi bien, les travers humains ne figurent-ils que comme une raison mineure du déclin : l'autorité accrûe des poètes n'entrava nullement le bien-être et l'instaura plutôt ; et si les erreurs et mesquineries occasionnèrent peut-être la mort mystérieuse des poètes fondateurs, le véritable problème de Waslala serait plus fantastique que structurel, au vu du récit de la mère de l'héroïne :

Para mí, lo que les dio el golpe de gracia fue la constatación de que nadie podía reproducirse en Waslala. [...]

— Un misterio, hija, se reproducían los animales, pero ninguna mujer quedaba embarazada. Como te explicaría tu abuelo, Waslala existe en un interregno, una ranura en el tiempo, un espacio indeterminado. Esa distorsión del espacio-tiempo es la única explicación que pudimos darle al fenómeno.²

Et si les habitants d'Utopie purent contourner le problème en envoyant temporairement les couples dans la communauté rurale voisine, n'en demeurerait pas moins le risque que certaines ne retrouvent pas leur chemin en raison de cette réverbération

1. Octavio, PAZ, « L'Amérique Latine et la démocratie », in *Amériques latines à la une*. Esprit, Paris, 1983, p. 28.

2. *Waslala*, p. 315-316.

particulière, dans la forêt, qui rend parfois le chemin de Waslala invisible. Lorsque meurt le dernier poète, l'association utopique part à vau-l'eau, et si les quelques bonnes âmes qui restent décident d'alimenter le rêve autour de l'Utopie, les visiteurs cessent d'arriver à Waslala du fait des Espada, ce qui génère à nouveau une situation de crise puis l'exode définitif. L'Utopie, dans *Waslala*, ne doit donc pas à elle-même de périr puisque c'est un élément d'abord merveilleux, puis extérieur, qui lui porte le coup de grâce, et fait de *la verdadera utopía* d'après don José, *el lugar que no es*.¹ Waslala est doublement une utopie, ce que ne démentirait pas Thomas More lui-même à en juger par les dernières lignes de son ouvrage : « [...] il y a chez les Utopiens une foule de choses que je souhaite voir établies dans nos cités. Je le souhaite plus que je ne l'espère ».²

Gioconda Belli, si elle élude certaines dérives atroces, paraît y faire cependant une allusion furtive lorsqu'elle avise ses lecteurs de ce dilemme essentiel dans la lettre d'Engracia :

*No permitas que la idea, el sueño, se vuelva más importante que el bienestar del más humilde de los seres humanos. Ese es el dilema, el acertijo, el desafío que te dejo, que muero soñando con que algún día podamos resolver.*³

Si l'utopie succombe à un déterminisme étymologique qui la rend indissociable de l'échec, le principe de réalité qui l'emporte sur le fantasme, ne parvient à vaincre ce dernier que provisoirement : *Curioso, verdad, que hombres y mujeres tengamos esa nostalgia antigua por los lugares mágicos, perfectos... a pesar de todo [...], a pesar de la larga historia de fracasos, observe Melisandra*.⁴ La nostalgie de cette plénitude originelle opère comme un baume, seul à même de panser les blessures de l'homme déchu, unique salvation contre une réalité morcelée et une Histoire assimilée au déclin. Fait de croyance et d'espérance, l'utopie demeure, assoupie dans l'inconscient collectif et prête à s'éveiller quand l'inquiétude s'empare de la société.

1. *Ibid.*, p. 64 puis 41.

2. Cité par Pierre, FURTER, *Mondes rêvés. Formes et expressions de la pensée imaginaire*. Collection Actualités en Sciences Sociales, Editions Delachaux et Niestlé, Paris, 1995, p. 140.

3. *Waslala*, p. 282.

4. *Ibid.*, p. 319.

Il est vrai que l'échec n'est pas nécessairement une fin en soi mais peut amorcer un nouveau commencement : les annales de Waslala relatent *errores, [...] aciertos, lo que fue esta experiencia*, afin que les générations à venir la subliment. *Confío Waslala a tu sabiduría, a tu imaginación*¹, dit à sa fille une utopienne convaincue qui loue les pouvoirs de l'imagination, à l'instar d'Engracia : *[...] en la capacidad de imaginar lo imposible estriba la grandeza, la única salvación de nuestra especie*.² Arme de la critique sociale et de la métamorphose, l'imagination préside au réel et l'invente, le conteste et l'améliore. Ainsi Engracia peut-elle songer : *¿Qué seríamos los seres humanos si no soñáramos? ¿En qué mundo plano, mediocre, cínico viviríamos? La humanidad se ha construido persiguiendo sueños*.³ Waslala demeure comme idéal inassouvi qui, en tant que tel, mérite de perdurer : *[...] Waslala, como mito, como aspiración, justifica su existencia*.⁴ L'idéal porte en lui-même sa propre justification : *la razón de ser de Waslala era ser Waslala, la utopía, el lugar que no era [...], el ideal constantemente en movimiento, [...] creído, descreído y vuelto a creer*.⁵ Waslala est donc aussi utopie en soi et continue de vivre par et pour le rêve qui fut réalité et le redeviendra vraisemblablement, l'idéal et le réel s'imprégnant l'un de l'autre jusqu'à une possible fusion.⁶

Melisandra, si elle paraît renoncer à Waslala, illustre cependant cette "philosophie" optimiste. Waslala sera repeuplé avec les gens de Timbú qui adoptent les orphelins sans chercher à enfanter, et c'est à Faguas qu'elle choisit de rester et d'agir puisque c'est dans l'apocalypse consécutive à l'explosion du fortin des Espada où ils meurent ainsi qu'Engracia, que Melisandra se révèle et ressent la plénitude : *Nunca me sentí más feliz [...]. Percibí mi utilidad, mi contribución, el sentido que esto daría a mi vida. No podría quedarme aquí sabiendo lo que sucede allá*.⁷ Contre la paix de Waslala, Melisandra opte pour les tensions du réel à recréer dans ce chaos empli de virtualités, ce Faguas à l'aube de "l'utopie" débarrassé des Espada, comme le départ de Somoza libéra le Nicaragua et fit

1. *Ibid.*, p. 325 puis 327.

2. *Ibid.*, p. 282.

3. *Ibid.*, p. 278.

4. *Ibid.*, p. 319.

5. *Ibid.*, p. 321.

6. *Ibid.*, p. 320.

7. *Ibid.*, p. 324.

connaître à Gioconda Belli la même sensation de complétude au sein de la liesse collective. Le sentiment de plénitude qui précède l'utopie n'est-il pas plus grisant et inoubliable que celui des jours invariables qu'elle promet : plénitude éphémère de l'intensité contre celle, constante, qui ne peut que devenir sclérose ? La félicité ineffable du Paradis peut ne demeurer qu'une utopie dans le cœur de l'homme, car il est une plénitude à sa portée qui, à défaut de durer éternellement, lui offre, ce n'est pas rien, un instant d'orgasme.

Ainsi, Gioconda Belli préconise-t-elle le combat pour l'utopie et termine-t-elle son autobiographie sur ces paroles d'espoir : [...] *soy la misma quijota que aprendió, en las batallas de la vida, que si las victorias pueden ser un espejismo, también pueden serlo las derrotas.*¹ Irréductible utopiste qui fera indéfiniment renaître sa créature de ses cendres pour mettre les sociétés humaines au défi de son rêve.

L'utopie, *stricto sensu*, ne peut s'inscrire dans le réel puisqu'elle se veut plénitude et perfection, mais c'est bien parce que celles-ci sont à jamais enfuies que l'homme nostalgique d'après la Chute rêvera éternellement d'utopie. Si l'Histoire paraît conseiller de se défier des utopies sociales, Gioconda Belli prône la quête de l'idéal, et semble finalement envisager l'utopie, *lato sensu*, comme une promesse de progrès social. Ainsi, la société parfaite demeure-t-elle cette utopie que sa propre étymologie renie, mais dont la littérature peut toujours s'inspirer pour mieux instiller l'espoir d'un monde meilleur, auquel l'homme, néanmoins, ne sacrifie pas "totalement" son être d'incomplétude et de liberté.

Nathalie BESSE
CRICCAL

1. Gioconda, BELLI, *El país bajo mi piel*, op. cit., p. 411.